

CONTROVERSE(S)

La lettre nîmoise du débat citoyen

N° 4

Mai 2021

L'EDITO

Dans ce numéro, nous abordons le débat sensible relatif aux ferias et à la corrida. La question de leur place et de leur avenir sur Nîmes se pose en effet.

Nous vous proposons également de dresser le bilan de 20 ans d'urbanisme de l'agglomération nîmoise, au moment où de nouveaux enjeux écologiques et sociaux se posent avec acuité.

Catherine BERNIE-BOISSARD, Christine RADAIS, Patrice PRAT, Jean François COUMEL, Philippe ROATTA, Isabelle POUSSIER, Claude ALLET.

Quel avenir pour les corridas et les ferias ?

Les ferias et les corridas constituent aujourd'hui une signature internationale de la ville de Nîmes. Mais les oppositions que suscitent les corridas et l'évolution du contenu des ferias nous invitent à nous interroger sur leur devenir. Peut-on imaginer des ferias sans corridas ? Quels sont les changements souhaitables pour redonner un second souffle aux ferias ?

Pour :

Enraciné dans une tradition qui se perd dans la nuit des temps, le combat de l'homme contre le toro, la corrida est un rendez-vous ponctuel avec la mort, et le toro restera le seul animal dont la vie soit la conséquence de sa propre mort. Les autres ne vivent que pour mourir, leur vie étant aussi sordide que leur mort. **La fin de la corrida marquerait à tout jamais la fin du plus bel animal du monde** : « sa silhouette muselée, noire épiphanie à l'ombre des oliviers ». Une grande émotion émane de ce monde-là. On parle de la mort, celle du toro, celle du torero. On y parle du courage, de la peur, du destin. C'est un lieu où les mots prennent du sens. Un lieu unique.

Contre :

La véritable tradition nîmoise ne comportait pas de corridas. Si les premières corridas ont eu lieu en 1853, il a fallu attendre 1951 et la modification de la loi Grammont, protectrice des animaux, pour reconnaître les corridas lorsque la « tradition ininterrompue peut être invoquée ».

Par ailleurs, pourquoi une tradition devrait-elle justifier un droit ? Dans ce cas, le patriarcat et le droit d'ainesse auraient dû être maintenus. **Lorsqu'une tradition n'est plus en accord avec les valeurs d'une société, il est impératif de la ranger dans les livres d'histoire.**

Pour :

La Féria n'existerait pas sans la corrida et à Nîmes. Simon Casas, maître de cérémonie de la première arène Française et l'une des cinq plus importantes du monde, se bat depuis toujours pour la reconnaissance de la tauromachie comme un spectacle culturel, un art. Francis Wolff le rejoint en affirmant : « *Ce jour-là, je compris que la corrida n'était pas seulement une fête tragique, mais un art total, comme l'opéra justement, mais un art doté d'une dimension supplémentaire : la dimension de la réalité.* » (Appel de Séville 2011)

Contre :

La corrida n'est pas un art. Comme le dit Philippe Val : « *la corrida deviendra un art sublime le jour où le taureau se relèvera pour saluer à la fin, touchera son cachet et ira dîner au restaurant avec ses amis.* » Pour Marc Fabre (Les mythes tauromachiques -Nouvelles



presses du Languedoc-2007) « *L'univers mental taurin repose sur le déni.(...) À toutes les étapes de l'agonie de l'animal, tout un jargon poético-technique occulte cette réalité très métallurgique qu'il subit.* » Que révèle de nous ce plaisir de jouir de ce rituel sanglant de souffrance et de mise à mort ? Sans doute nos penchants primitifs les moins glorieux.

Pour :

La corrida ne se déroule qu'au moment de fêtes votives ou religieuses. Elle est le signe, dans un lieu circonscrit, de la fête du peuple assemblé.

À Nîmes, hors des arènes et grâce à la tauromachie, la Féria est une grande fête populaire qui rassemble plusieurs centaines de milliers de personnes deux fois par an, pour la Pentecôte et les Vendanges. La Féria est devenue la deuxième fête d'Europe, après celle de Munich. Elle coûte peu à la ville (hormis sécurité et nettoyage) et rapporte beaucoup : le panier moyen par jour et par personne à la féria de Pentecôte était de 53 € en 2019 selon une étude de la CCI.

Dans une ville d'ordinaire discrète, subitement transformée en brasier, les contraires se mêlent, permettant le « *rassemblement des âmes* » dont parle Simon Casas, tels fête et business : fête, commerce et tauromachie mettent la ville en fusion.

Contre :

Si la corrida est un point de départ, une référence culturelle, elle n'est plus le cœur de la fête. Les aficionados ne représentent qu'une minorité des participants aux ferias, autour de 13%. (Ce que la fête dit de la ville - L'exemple de la Féria de Nîmes, 1952-2006 Catherine Bernié-Boissard).

Dans les années 1950, la fête était un facteur de cohésion et d'identité collective. Aujourd'hui la féria tend à devenir une addition de « fiestas disparates et cloisonnées ». Certains lieux deviennent sélectifs. Les thèmes des bodégas sont hétéroclites. Pour de nombreux nîmois la féria est devenue un prétexte à des abus : bruit, saletés, beuverie, dégradations. Elle ne semble plus portée par l'ensemble de la ville.

Sans conclure :

Si la féria fait toujours corps dans la ville, en revanche elle ne fait plus corps avec la ville. Les débats auxquels nous assistons nous montrent que l'épineux problème de « redonner du sens » à la Féria est particulièrement complexe.

Comment faut-il transformer cette fête sans perdre les acquis à préserver ?

Peut-on imaginer une fête populaire, qui ne se fonde plus sur la corrida mais plutôt sur les cultures espagnole et camarguaise ? Ce serait sans doute le moyen de rendre viable et pérenne une fête emblématique, si un jour à Nîmes, comme en Catalogne, les corridas devaient disparaître.

Quel bilan tirer de 20 ans d'urbanisme à Nîmes ?

Faire le bilan de 20 ans d'urbanisme à Nîmes, c'est faire un bilan de mandat de Jean Paul Fournier, se présentant lui-même comme un « maire bâtisseur », à la tête de la ville comme à celle de la communauté d'agglomération, de sa création jusqu'en 2014. Adjoint à l'urbanisme de Jean Bousquet avant 1995, il souhaite inscrire son action dans la continuité de cette période.

Pour :

La politique suivie se fonde sur **des gestes architecturaux emblématiques**. Nîmes a fait appel à des grands noms de l'architecture et du paysage afin que ses principaux bâtiments et espaces publics soient les moteurs de la qualité urbaine de la ville : Norman Foster pour le Carré d'Art (sous le mandat de Jean Bousquet), Alain Marguerit pour l'espace Arènes-Esplanade- Feuchère, Jean Michel Wilmotte pour les allées Jean Jaurès, Elizabeth de Portzamparc pour le Musée de la Romanité, Antoine Grumbach pour le quartier Hoche-Sernam. Le recours à des cabinets prestigieux garantit la qualité et l'originalité des ouvrages et aménagements réalisés. Cette exigence de qualité s'est aussi exprimée lors des réaménagements des espaces publics engagés avec la création des lignes de TramBus.

Contre :

Vingt ans de gestion urbaine depuis les débuts du XXI^e siècle révèlent **l'inadaptation des politiques publiques au défi climatique et environnemental**, à l'exigence d'une ville partagée par tous, à une vision intercommunale d'avenir.

De nombreux concitoyens font observer le profond décalage entre une bétonisation à outrance et les records de température à Nîmes (44,4° en juin 2019). Ou encore entre la poursuite de l'étalement urbain et l'impératif de végétalisation intramuros. Ils et elles remarquent aussi l'absence de trottoirs pour les piétons dans certains quartiers, le kilométrage réduit et le manque de continuité des pistes cyclables, des transports en commun datant du siècle précédent.

Pour :

Le projet Hoche Sernam, grand projet de requalification urbaine a reçu le Prix National « Requalification urbaine » de l'appel à projet EcoQuartier en 2011 et la **Marianne d'Or du développement durable** en 2012. Le quartier conjugue des équipements universitaires, des logements dont 20% de logements sociaux ainsi que des logements étudiants, une cité de la musique et de la danse, un gymnase.

Nîmes est une commune qui a su préserver et valoriser de grands espaces naturels urbains ouverts au public comme le Bois de Espeisses, le parc des Terres de Rouvière et demain le Parc Jacques Chirac. Le rôle de ces espaces ouverts de proximité a montré sa pertinence pendant les périodes de déplacements limités.

Contre :

Près de 40 000 habitants des quartiers populaires – Chemin-Bas, Mas-de-Mingue, Pissevin, Valdegour - témoignent de ce que Nîmes est devenue **l'une des villes les plus pauvres et les plus inégalitaires en France**. Ces quartiers étaient dans les années 1960 un signe de renouveau urbain. Depuis 20 ans, leur gestion a conduit à la dégradation du bâti et à l'isolement social (commerces, transports, services de santé ...), d'où une forte croissance de l'insécurité. Le projet de rénovation (ANRU), sans être négligeable, ne s'attaque pas aux raisons profondes de cette situation : l'exclusion économique, le chômage, la précarité, les difficultés d'insertion des jeunes ...

Ce n'est pas l'urbanisme qui est principalement en cause, c'est



la question sociale.

Pour :

Au Nord, les quartiers de garrigue constituent une caractéristique spécifique de la ville. Il convenait de préserver ces quartiers. C'est donc au Sud que les extensions urbaines se sont structurées au-delà du boulevard Salvador Allende puis de l'autoroute A9.

Les zones d'aménagement ont fait la part belle aux activités économiques afin d'**offrir aux entreprises des conditions d'accueil plus attractives et fonctionnelles** que les quartiers du centre ou des faubourgs. Dans la lutte contre l'étalement urbain, le territoire de la commune, très grand en superficie (162 Km²), est un atout. Il permet de continuer à accueillir des populations et des emplois, et de ne pas fonder le développement de la ville sur des communes périphériques moins faciles à desservir efficacement en transports en commun.

Contre :

Faut-il penser Nîmes comme en 1950 ? La Chambre régionale des comptes pointe dans un récent rapport une lacune essentielle du développement urbain : il n'y a **pas de Plan local d'urbanisme à l'échelle de l'agglomération**. Chaque commune élabore son Plan d'urbanisme indépendamment des autres alors que les transports en commun sont intercommunaux, tout comme le Plan local de l'habitat et du logement, la gestion des ordures ménagères ou le traitement de l'eau, la construction des équipements sportifs et culturels...

Devons-nous rester dans une sorte de Moyen-âge, avec une ville centre orgueilleuse de sa seule romanité (le siège du suzerain) et des communes de second rang (les vassaux) ? Ou bien construire ensemble une vision pluricommunale du développement de Nîmes et des 38 communes de l'agglomération ?

Sans conclure :

De cet échange contrasté, il ressort d'un côté un bilan flatteur d'opérations et de projets qui embelliraient la ville, de l'autre un semis de réalisations sans continuité, qui traduirait l'absence de vision à l'échelle d'une agglomération.

Et vous, qu'en pensez-vous ? Ces deux décennies laissent-elles une trace architecturale massive, héritée de l'urbanisme du XX^e siècle ou bien sont-elles le signe d'un engagement dans la transition ? N'a-t-on pas négligé la place des habitants et la notion de proximité ? Quels sont pour vous les marqueurs de ces 20 années d'urbanisme nîmois ?



Vous souhaitez réagir ou partager une réflexion ? Nous avons besoin de vos idées pour faire vivre cette lettre.

Ecrivez-nous à : controverses30@gmail.com

Retrouvez-nous sur notre site : <http://www.controverses30.fr/>

Et sur notre page [Facebook](#)